

Conférences annuelles  
de l'Institut historique allemand  
publiées par la  
Société des amis  
de l'Institut historique allemand

14

Werner Paravicini

## **Gaston Fébus en Prusse**

### **Une aventure chevaleresque au XIV<sup>e</sup> siècle**

#### **Allocutions**

de Martine de Boisdeffre, Philippe Étienne,  
Christian D. Uhlhorn, Wolfgang Schieder,  
Heribert Müller, Wolfgang Ebbecke et  
Philippe Contamine

Réponse de Werner Paravicini  
Centre historique des Archives nationales,  
Paris le 12 octobre 2007



JAN THORBECKE VERLAG

2008

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek  
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der  
Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im  
Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

© 2008 by Jan Thorbecke Verlag der Schwabenverlag AG, Ostfildern  
[www.thorbecke.de](http://www.thorbecke.de) · [info@thorbecke.de](mailto:info@thorbecke.de)

Alle Rechte vorbehalten. Ohne schriftliche Genehmigung des Verlages ist es  
nicht gestattet, das Werk unter Verwendung mechanischer, elektronischer und  
anderer Systeme in irgendeiner Weise zu verarbeiten und zu verbreiten. Ins-  
besondere vorbehalten sind die Rechte der Vervielfältigung – auch von Teilen des  
Werkes – auf fotomechanischem oder ähnlichem Wege, der tontechnischen  
Wiedergabe, des Vortrags, der Funk- und Fernsehsendung, der Speicherung in  
Datenverarbeitungsanlagen, der Übersetzung und der literarischen oder an-  
derweitigen Bearbeitung.

Dieses Buch ist aus alterungsbeständigem Papier nach DIN-ISO 9706 herge-  
stellt.

Gesamtherstellung: Jan Thorbecke Verlag der Schwabenverlag AG, Ostfildern  
Printed in Germany · ISBN 978-3-7995-7295-8

Redaktion: Priv.-Doz. Dr. Rainer Babel

Couverture, Logo de la Société: Heinrich Paravicini, d'après un mascaron à  
l'hôtel Duret de Chevry

Société des amis de l'Institut historique allemand, 8, rue du Parc-Royal,  
F-75003 Paris

**Allocution de Mme Martine de Boisdeffre, directrice des Archives de France**

*Monsieur le Directeur du cabinet de M. le Ministre des Affaires culturelles,*

*Monsieur le Directeur, Cher Ami Werner Paravicini,*

*Madame et bientôt voisine,*

*Monsieur le Directeur général au ministère fédéral de l'Éducation et de la Recherche,*

*Mesdames et Messieurs les membres de l'Institut,*

*Monsieur le Président de la Fondation des instituts allemands de sciences humaines à l'étranger,*

*Monsieur le Président du comité scientifique de l'Institut historique allemand,*

*Monsieur le Président de la Société des amis de l'Institut historique allemand,*

*Chers Collègues,*

*Chers Amis,*

*Mesdames et Messieurs,*

»Wer fremde Sprache nicht kennt  
weiß nichts von seiner eigenen.«

Qui n'adhérerait à cette assertion de Goethe? Pour ma part j'y souscris, mais me dispense aussitôt de la mettre en œuvre. Je m'exprimerai donc en français. Pour vous dire d'abord le vrai plaisir et le grand honneur que j'éprouve à accueillir, en une occasion aussi exceptionnelle, une assemblée aussi brillante. Mais l'exceptionnel et le brillant vont de soi quand il s'agit de rendre hommage à une personnalité éminente comme la vôtre, Cher Ami Werner Paravicini. Je ne dirai rien de votre érudition à la fois précise et subtile qui va nous enchanter dans quelques instants et que chacun ici connaît. Je n'évoquerai pas votre élégance et votre courtoisie chevaleresques. Elles s'imposent d'elles-mêmes. Je n'insisterai pas sur votre compréhension profonde et intime de notre pays et sur votre parfaite intégration. Elles sont évidentes. Je me bornerai à témoigner à titre personnel des liens étroits et fructueux que vous avez, que nous avons su nouer. Liens de voisinage naturels en ce cœur du Paris historique, en ce vieux Marais, qui vous conduisent ce soir ici avec

tous vos amis et qui, par le passé, nous ont si souvent amenés à échanger des salles pour telle ou telle réunion. Je n'oublie pas que c'est chez vous, en l'hôtel Duret de Chevry, que s'est tenue une des premières séances de travail de la direction des Archives de France tout juste réorganisée.

Liens de collaboration scientifique ensuite à travers différents projets: mise en ligne des synthèses des rapports des préfets et des rapports du commandement militaire allemand en France (1940–1944), travail en commun sur certains fonds, comme le fonds Thirard (A<sup>J</sup><sup>9</sup>).

À travers aussi la présidence de la commission du conseil supérieur des Archives consacrée à la politique scientifique, qu'à la demande de René Rémond vous avez bien voulu accepter de présider et dont vous venez de clore les travaux. J'ai, en ce moment, une pensée particulière pour René Rémond qui a tant fait pour l'histoire et les archives.

Liens d'amitié enfin, j'aime à le croire et à le dire, manifestés dans le quotidien comme dans des circonstances exceptionnelles, qui m'ont donné le grand privilège de rencontrer votre épouse et vos fils, si importants, l'une et les autres, à votre bonheur.

Liens, somme toute, qui me semblent à l'image de l'amitié qui unit si étroitement désormais nos deux pays, nos deux peuples. Et qui démontrent de façon éclatante les propos tenus par un de vos concitoyens, nommé citoyen d'honneur par l'Assemblée législative française, en 1792, pour son combat contre les tyrans, Friedrich Schiller:

»Le zèle des amis est parfois plus néfaste  
que la haine des ennemis.«

Comptez, Cher Ami, sur notre zèle, non sur notre hostilité, à vous écouter nous parler de ce Gaston que nous connaissons surtout par le surnom qu'il s'est lui-même donné: Fébus, surnom flamboyant, insolite, celui d'un dieu antique, celui du »soleil«.

S'identifiait-il au soleil ou à l'éternelle jeunesse, ce lettré, fier et conscient de sa gloire, qui avait pris pour devise – très guerrière –: »Febus avan!« et qui a tenu – fait unique me semble-t-il à cette période – à marquer son nom sur tous les châteaux qu'il a construits ou réédifiés tout le long de la chaîne pyrénéenne (Pau, Morlaas, Morlane, Montaner, Sauveterre,

Mazère). »Febus me fe!« peut-on encore distinguer aujourd'hui sur ceux qui ont résisté aux siècles. De même les florins d'or qu'il a fait frapper dans son atelier monétaire de Morlaas portent marque: »Febus comes«.

Mais il y a plus, il y a mieux: la »chanson de Gaston Phébus« est connue de tous les Pyrénéens qui entendent ainsi se souvenir d'avoir eu un prince poète, un érudit comme comte. Ce personnage hors du commun est ainsi encore très vivant dans nos montagnes alors que 700 ans nous en séparent.

Il a laissé sa fière devise gravée dans la pierre et l'or, il a laissé son nom sur les parchemins ... Son *Livre de chasse* est connu aujourd'hui encore du grand public, même parisien ...

Ce personnage romanesque est probablement né à Orthez, en 1331. Il est mort, comme le consigne laborieusement un notaire de Navarrenx »le mardi 1<sup>er</sup> jour du mois d'août de l'an de grâce 1391, à Sauveterre-de-Béarn« lors d'un retour de chasse, bien sûr.

Lors de son enterrement, il est dit: »très noble et puissant seigneur, monseigneur le comte de Foix, seigneur de Béarn, vicomte de Marsan et de Gabardan«.

Seigneur de Béarn ... puisqu'il joua si bien et si fin entre l'Anglais et le Français qu'il réussit à faire reconnaître l'indépendance souveraine de sa vicomté pyrénéenne et à tenir ses états hors des ravages de la guerre de Cent Ans. Il était aussi fin diplomate.

Vous allez donc, Monsieur le Professeur, nous parler ce soir de ce beau seigneur. Car il était beau, le fait est certain, pour avoir osé s'attribuer cette épithète solaire. D'ailleurs tous les chroniqueurs l'ont répété à l'envie. Écoutons Froissart, peut-être un peu courtisan:

»Et je vous dis qu'en mon temps, j'ai vu beaucoup de chevaliers, rois, princes et autres; mais je n'en vis jamais qui eut de si beaux membres, une si belle allure, une si belle taille, le visage beau, sanguin et riant et les yeux vairs, amoureux là où il lui plaisait de jeter son regard. De toutes choses, il était si parfait qu'on ne le pourrait trop louer«.

Le »comte soleil« reste un séducteur par-delà les siècles. Il vient de trouver une remarquable biographe, qui succède ainsi à Pierre Tucoo-Chala, en la personne de la directrice des Ar-

chives départementales de l'Ariège. Claudine Pailhès a passé bien des heures à étudier cette personnalité hors du commun et nous a livré un ouvrage particulièrement vivant sur un héros pyrénéen dont elle ne cache pas la part d'ombre. Soleil noir, pourrait-on dire. Je pense que le président que vous avez été de la commission du conseil supérieur des Archives que je citais plus haut ne peut qu'être sensible à ce remarquable travail de recherche qui prouve que les directeurs départementaux d'archives trouvent encore le temps de s'adonner à l'érudition la plus chartiste, leur journée de travail de fonctionnaire terminée.

Je vous laisse donc expliquer ce que pouvait représenter «ce voyage ou cette croisade en Prusse» pour un prince pyrénéen du XIV<sup>e</sup> siècle dont la bibliothèque comportait, nous le savons, romans de chevalerie et chroniques des croisades et qui, avant Goethe, aurait pu dire:

»J'aime celui qui rêve l'impossible.«

**Introduction de M. Philippe Étienne, directeur de cabinet du ministre des Affaires étrangères, par M. Wolfgang Ebbecke, président de la Société des amis de l'Institut historique allemand**

*Madame la Directrice des Archives de France,  
Messieurs les Ambassadeurs,  
Messieurs les Présidents,  
Messieurs les Directeurs,  
Monsieur le Directeur de l'Institut historique allemand,  
Mesdames et Messieurs,  
Chers Amis,*

Mon intervention en tant que président de la Société des amis de l'Institut historique allemand est prévue plus tard dans le programme. Permettez-moi néanmoins de prendre la parole dès maintenant pour vous informer de la présence dans l'assemblée de M. Philippe Étienne, directeur de cabinet du ministre des Affaires étrangères, M. Bernard Kouchner.

M. Étienne nous a fait l'honneur d'accepter notre invitation et nous sommes très heureux de l'accueillir.

Monsieur le Directeur,

Nous sommes particulièrement honorés de votre présence. Vos activités diplomatiques vous ont régulièrement rapproché des milieux franco-allemands. D'ailleurs, votre carrière a été particulièrement influencée par ces relations.

Permettez-moi de retracer brièvement quelques étapes de votre carrière diplomatique. Avant d'être nommé directeur de cabinet au sein du ministère des Affaires étrangères, vous étiez à la tête de la Coopération internationale et du développement. Juste avant cette période, vous étiez ambassadeur de France à Bucarest. Deux passages à la représentation de la France auprès de l'Union européenne vous ont marqué tout comme votre période en tant que conseiller de M. Bernard Bosson lorsque ce dernier détenait le portefeuille des Affaires européennes. Votre carrière vous a aussi amené à être au cabinet de M. Hervé de Charrette quand ce dernier dirigeait le Quai d'Orsay.



Sans vouloir citer tout votre parcours, j'aimerais également mentionner les postes importants que vous occupiez à Belgrade, Bonn ou encore à Moscou.

En dehors de votre carrière, ce qui m'impressionne tout particulièrement, Monsieur le Directeur, c'est votre grande connaissance des langues. Vous maîtrisez bien sûr le français, mais également l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le russe, le roumain et le serbo-croate. Une liste vraiment impressionnante.

Mais ce soir, vous avez prévu de nous parler en français, je vous invite donc à prendre ma place.

Mesdames, Messieurs, veuillez accueillir Monsieur Étienne.

**Allocution de M. Philippe Étienne, directeur du cabinet du ministre des Affaires étrangères**

*Madame la Directrice des Archives de France,  
Monsieur l'Ambassadeur,  
Monsieur le Directeur de l'Institut historique allemand,  
Monsieur le Président de la Société des amis de l'Institut historique allemand,*

C'est pour moi un grand plaisir de me joindre à vous ce soir et de représenter auprès de vous notre ministre des Affaires étrangères, M. Bernard Kouchner.

La conférence annuelle de l'Institut historique allemand de Paris revêt cette année une importance exceptionnelle, du fait de la passation des pouvoirs entre l'ancien et le nouveau directeur de l'institut. Après avoir été 14 ans à la tête de l'IHAP, Monsieur Paravicini, vous passez la main à Mme Gudrun Gersmann, que nous sommes heureux de saluer ce soir et à qui nous souhaitons la bienvenue.

Ces 14 ans ont été si importants pour l'institut que M. Kouchner aurait été heureux de s'associer à cette cérémonie de départ. Il ne le peut pas et le regrette vivement. Aussi m'a-t-il chargé de vous dire tout le bien qu'il pense de l'action de l'institut. Il souhaite vivement qu'elle soit poursuivie avec autant de ténacité et d'efficacité.

Comme tous ses prédécesseurs, mon ministre attache en effet la première importance au maintien et au développement de relations très étroites entre nos deux pays car il estime qu'elles sont indispensables pour poursuivre la construction européenne.

Il sait aussi que ceci suppose une meilleure connaissance des partenaires, de leurs traditions, de leur histoire, qui s'appuie sur une perception aussi précise que possible du passé.

C'est à cet objectif que répondait en 1958 la création à Paris du Centre allemand de recherche historique, à l'instigation des gouvernements français et allemand, centre qui, en 1964, est devenu l'Institut historique allemand de Paris.

Les deux gouvernements de l'époque avaient réalisé à juste titre que, pour mieux assurer la création d'une Europe nouvelle,

il fallait d'abord surmonter les séquelles d'un passé immédiat, générateur de méfiance, de préjugés, de réticences persistantes.

Il fallait rappeler aux opinions des deux pays qu'au cours de l'histoire, les deux pays avaient vécu des périodes heureuses d'échanges politiques, commerciaux, culturels et techniques, et surtout que les deux pays avaient plus à gagner à se rapprocher qu'à se combattre pour l'avenir.

À leur demande, l'institut s'efforça de réveiller une recherche défaillante et d'entraîner les jeunes chercheurs et historiens grâce à un système de bourses de recherche. Des conférences permirent de mieux informer l'opinion sur les réalités de l'histoire.

Ce fut un succès et, fort de ce succès, le gouvernement fédéral se décida à des entreprises similaires à Londres, Washington, Varsovie, Moscou.

Je voudrais, ce soir, rendre hommage plus particulièrement à M. Paravicini qui a si bien compris le message et lui a donné tout son sens, au cours de ses 14 années passées à la direction de l'institut.

C'est en effet en 1993, cher Monsieur Paravicini, que vous êtes revenu à Paris pour prendre la direction de l'Institut historique. Le lieu ne vous était pas inconnu puisque vous aviez déjà eu l'occasion d'y travailler lorsqu'après un séjour à l'université de Louvain, vous aviez commencé à préparer une thèse sur la Bourgogne à l'époque de Charles le Téméraire et à professer à l'École normale supérieure de Paris.

En plus des obligations professionnelles propres à la direction de l'institut, une tâche particulièrement délicate vous attendait, celle d'assurer le transfert de ses locaux alors devenus trop exigus du petit hôtel de Passy dans ceux plus vastes et mieux situés de l'hôtel Duret de Chevry dont le gouvernement fédéral venait de faire l'acquisition, et d'y installer une vaste bibliothèque et un secrétariat plus fourni.

Vous y avez organisé en 14 ans des cycles de conférences annuels sur les sujets les plus variés, allant de l'histoire ancienne et médiévale jusqu'aux franges les plus actuelles de l'histoire moderne et contemporaine. Vous y avez tenu également de nombreux colloques dont le dernier en date sur la »Cour de Bourgogne et l'Europe«.

Grâce à vous, à votre grande ouverture d'esprit, l'institut, dans le choix de ses thèmes, a su aborder des sujets jusque-là tabous: la résistance au national-socialisme en France et en Allemagne, la déportation, l'internement, le rôle des femmes dans la Résistance, permettant à de nombreuses victimes de guerre de se rencontrer et de fraterniser.

L'hôtel Duret de Chevry est devenu ainsi un des lieux de rencontre les plus appréciés de Paris, de tous ceux notamment qui s'intéressent au monde germanique et à son apport culturel.

Permettez-moi enfin de rappeler que, malgré l'importance des tâches qui vous étaient confiées, vous n'avez jamais renoncé à vos activités de chercheur. Travailleur infatigable, passionné par l'histoire de Bourgogne, qui fut autrefois un enjeu entre la France et le Saint-Empire, vous n'avez cessé de poursuivre vos recherches, d'écrire, de publier.

L'importance de vos travaux est impressionnante. Leur qualité est reconnue par tous et vous a valu de nombreuses distinctions.

En 1995, en France, vous êtes devenu membre de la commission d'histoire des Archives de France, avec une compétence et une fidélité auxquelles Mme de Boisdeffre vient de rendre hommage. En 1998, vous êtes nommé correspondant de l'Institut de France.

En 2002, enfin, vous devenez membre associé étranger de l'Institut de France, distinction aussi rare que recherchée ...

Conscient de l'importance de vos mérites, le gouvernement français, cette année même, a tenu à les honorer en vous nommant chevalier dans l'Ordre national du mérite.

Nous vous voyons quitter Paris avec regret. Votre grande connaissance du passé, votre entière disponibilité, votre aide au développement de la recherche historique, vos talents de chercheur, votre grande ouverture d'esprit, joints à beaucoup de modestie et d'humanité, y ont été vivement appréciés. Vous laissez ici de nombreux amis qui souhaitent vivement que l'âge de la retraite ne mette pas fin à vos activités.

Je voulais vous redire, en terminant, que les autorités françaises comptent vivement sur la poursuite de l'action de l'Institut historique allemand de Paris comme de la Mission histo-

rique française en Allemagne et sur celle du Centre Marc-Bloch de Berlin.

Nous devons continuer à mener à bien nos recherches, continuer à nous rencontrer et à échanger nos expériences pour parvenir à rapprocher nos vues et élaborer les propositions communes dont l'Europe a tant besoin pour se construire. Nous espérons vivement, nous aussi, cher Monsieur Paravicini, rester en contact avec vous. Nous aurons toujours besoin de votre expérience et nous serons heureux de recevoir Mme Paravicini qui vous a si brillamment secondé, en aidant au développement de la Société des amis de l'institut avec un dévouement qui lui vaut toute notre reconnaissance.

**Allocution de M. Christian D. Uhlhorn, directeur général au ministère fédéral de l'Éducation et de la Recherche**

*Verehrter Herr Professor Paravicini,  
meine Damen und Herren,*

»Ein Jahresbericht ist keine päpstliche Enzyklika.« So beginnt, wie ich schon weiß, Ihr neuester und letzter Jahresbericht, den Sie morgen dem wissenschaftlichen Beirat vorlegen. Sicher wahr.

Gleichwohl, es ist ein Vergnügen, in Ihren jüngsten Jahresbericht hineinzulesen. Und ich vermute, Sie haben in all den Jahren gezielt auf solche Kernaussagen geachtet, die sich jetzt so gut als Zitate eignen. Diese Zitate ermöglichen es, die spannungsreiche Zeit der Jahrtausendwende widerzuspiegeln. (Allerdings: einige Spannungen waren weniger durch die Zeitgeschichte, vielmehr durch ministeriale Entscheidungen des Bundesministeriums für Bildung und Forschung ausgelöst. Ich meine die Einrichtung der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland).

Sie, Herr Paravicini, haben in dieser Zeit zweimal sieben Jahre als Staatsdiener – in dieser staatsverdrossenen Zeit eher ein sperriger Begriff – das Deutsche Historische Institut Paris geleitet. Und nach sieben Jahren keine Lea und nach weiteren sieben Jahren keine Rachel erworben.

Doch gleich zu Beginn erhielten Sie ein großes Geschenk, das neue Domizil im Marais. Und Sie sind sehr wohl nutzbringend damit umgegangen. Das Abschiedsgeschenk, eine benachbarte Immobilie, mehr Platz für Bücher, Gäste und Neues, hat sich leider nicht realisieren lassen. Materiell stehe ich also heute leider mit leeren Händen hier. Ich habe aber Lob und Dank für Ihr Wirken an diesem Ort mitgebracht.

Das DHIP ist das zweitälteste und auch das zweitgrößte Auslandsinstitut der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, der DGIA.

Und Sie, verehrter Herr Paravicini, sind der letzte Direktor aus früherer Zeit: Ihre Amtszeit war nicht befristet. Sie hatten Zeit, wenn auch nicht alle Zeit der Welt, das Institut den sich verändernden Verhältnissen der letzten 14 Jahre anzupassen.